

FD – spéciale 2020

L'explosion du Magenta et le visage de marbre de l'impératrice Vibia Sabina (2ieme partie)



L'Amiral Roze dû bien entendu, rendre compte du désastre, il écrivit le 4 novembre à son Ministre : « J'ai le regret de vous annoncer que les 46 colis d'antiquités recueillis dans les fouilles opérées à Carthage, et que j'avais fait embarquer à bord du Magenta lors de notre passage à Tunis, n'ont pas été débarqués avant l'incendie du vaisseau. Un chaland avait été demandé à la direction du port dès notre arrivée et le débarquement devait se faire le lendemain matin. Cependant comme ces caisses étaient placées dans la batterie basse et tout a fait à l'avant du bâtiment, partie qui a le moins souffert, j'espère qu'elles pourront être

retirées sans avoir été trop endommagées. » En marge de cette lettre l'annotation du Ministre de la Marine et des Colonies indique : « Accuser réception, écrire au Préfet de Toulon pour lui recommander le sauvetage de ces colis auxquels le Ministre de l'Instruction Publique attache une grande importance. Aviser le Ministre de l'Instruction Publique qui attend ces renseignements avec une grande impatience. »

L'épave coulée par 15 m de fond est enfoncée de près de 2 mètres dans la vase, elle est orientée au NNO, l'avant touchant à son coffre d'amarrage.

Le 9 novembre les premiers éléments de l'épave commencent à être remontés, bossoir d'embarcation, ancre, plaques de blindage. Le même jour le corps de l'un des disparus Pierre Etienne, un fusilier breveté est retrouvé sur les enrochements du Mourillon, et presque en même temps celui de Joseph Hamon, un canonnier breveté inscrit à Brest.

Le 14 novembre, les scaphandriers après avoir coupé le mât de misaine en grande partie carbonisé pénètrent entre les ponts : « On a pénétré dans la batterie basse, on s'occupera le plus tôt possible du sauvetage des caisses contenant les inscriptions destinées au Musée du Louvre. » écrit le Préfet Maritime dans son compte rendu quotidien.

C'est le 24 novembre que les premières antiquités sont remontées : « Un scaphandre a pu pénétrer hier jusque dans le faux pont avant, d'où on a retiré plusieurs sacs de matelots, il assure que le pont de cette partie du navire n'est pas brûlé. On a également sauveté une pierre provenant de l'une des caisses d'antiquités se trouvant dans la partie basse et qui est dans un bon état de conservation. » . Le même jour le dossier de la commission d'enquête qui a été mise en place est remis au Préfet Maritime.

Deux jours plus tard, ce sont : « 200 pierres provenant des caisses d'antiquités et divers fragments généralement en bon état qui son mis au jours. ». Ainsi la moisson de Sainte-Marie glanée sur les hauteurs de Carthage est-elle peu à peu pêchée par les scaphandriers de la Marine. On retrouve bientôt les fragments de la statue de l'impératrice Sabine, la Vénus punique, comme les officiers du bord l'avaient curieusement baptisée.

Le 15 décembre le Préfet Maritime informe Pricot de Sainte Marie : « En réponse à votre lettre du 7 décembre courant, j'ai l'honneur de vous informer qu'un grand nombre d'inscriptions, ainsi que diverses parties de la Vénus punique ont été retrouvées ; leur état de conservation est généralement satisfaisant. Ces précieux débris ont été placés avec le plus grand soin dans un des magasins du port ; mais il m'est impossible de vous en fournir la nomenclature. Par ma lettre du 3 décembre courant, j'ai prié M. le Ministre des Beaux Arts de vouloir bien m'envoyer une copie du bordereau que vous lui avez sans doute adressé en lui annonçant votre envoi. Je n'ai reçu encore aucune réponse. Je désirerais également qu'on envoyât une personne compétente pour diriger le classement et l'emballage de ces objets, un très grand nombre de caisses ayant été détruites par le feu. » Le Préfet Maritime, n'ose cependant avouer à Sainte-Marie que manquent encore deux morceaux de la statue.

Pourtant à la fin décembre le Lieutenant de vaisseau Koenig, de la direction du port, doit l'en informer « Des ordres ont été donnés aux plongeurs de rechercher le bassin et la tête, les deux seules pièces qui manquent » . En janvier on offre des primes aux scaphandriers mais la tête

reste introuvable, Koenig en informe à nouveau Sainte-Marie : « On a cherché, on a offert des primes, rien n'a abouti jusqu'à présent. Les mêmes scaphandriers qui avaient trouvés les premiers fragments, continuent tous les jours à plonger, mais il faut croire que les perturbations dues aux explosions sont tellement importantes qu'il est impossible de retrouver quelque chose même lorsqu'on en désigne exactement la place. »

Si l'absence de la hanche gauche est ennuyeuse, celle du visage est bien plus gênante.

L'exécution du visage, dans la statuaire antique est réservée on le sait aux maîtres, c'est la partie noble et signifiante de l'œuvre.

Le 1er mars, la démolition de la coque à l'aide de « chapelets de torpilles » commence, sans que la tête de l'impératrice n'ait été retrouvée. Il faut se rendre à l'évidence, voici le beau visage de la « Vénus punique » parti vers un nouveau voyage dont on ne connaît pas le terme.

Outre la tête de la statue, on essaye de faire le compte des antiquités manquantes. La tâche est rendue difficile car plusieurs caisses ont été détruites et les stèles sont trouvées éparées sur le fond, faute d'une liste des stèles embarquées, il est bien difficile de s'y reconnaître. Le Préfet Maritime demande des spécialistes pour procéder à l'emballage. Ce seront finalement 32 caisses qui sont au total envoyées à Paris où elles sont déposées au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. On fait alors l'inventaire : on compte 1571 stèles dont 1150 comportent plusieurs lettres, 300 ont été réduite en chaux par la chaleur ou en morceaux trop petits et sont jugées bonnes à jeter. Trois cent autres sont très mutilées, mais conservent cependant des lettres gravées, certaines sont grises, d'autres noires et friables, au total seules 120 pierres sont restées intactes. Près de 500 stèles, 512 très exactement gisent donc encore au fond de la rade de Toulon.

Fin mars 1876, le difficile chantier sous-marin se referme, l'épave a été arasée et ne constitue plus un danger pour la navigation. Entre temps le Conseil de Guerre s'est réuni à Toulon le 29 décembre pour juger la conduite du capitaine de vaisseau Galiber, la cession durera deux jours et acquittera à l'unanimité le commandant du Magenta. L'une des conséquences pratique de l'accident fut de faire équiper tous les bâtiments d'un système de commande des vannes de noyage des soutes à munitions permettant de les manoeuvrer à distance. La manoeuvre pût désormais être effectuée depuis le pont supérieur, n'obligeant plus à descendre jusqu'au panneau d'accès des soutes elles-mêmes.

Ces événements se produisent à une époque où la gravure de presse est triomphante, avant que la photographie ne vienne la détrôner. Le Monde Illustré, l'Illustration, le Journal Illustré rivalisent pour rapporter les événements qui se produisent dans la rade de Toulon, plus de 20 gravures différentes seront ainsi publiées, montrant dans un style spectaculaire les différentes phases du drame.

L'épave entièrement rasée, les inscriptions publiées, les antiquités rangées dans les réserves du Louvre, les rapports et les dossiers classés, le souvenir des événements s'effaça peu à peu des mémoires. Il est vrai que la rade de Toulon devait connaître d'autres événements dramatiques qui allaient reléguer l'histoire du Magenta au second plan. La poudre allait encore parler, par trois fois, engendrant des drames majeurs : en 1899, la poudrière de

l'Arsenal située près du village de Lagoubran, explosait faisant 55 morts en rasant le village ; le 2 mars 1907, le cuirassé Iéna explosait dans le bassin Missiessy où il terminait son carénage, 117 morts furent à déplorer ; puis se fut au tour du cuirassé Liberté le 25 septembre 1911, le navire fut dévasté par l'explosion qui causa d'énormes dommages aux alentours, on retrouva des corps dans la carcasse pendant plusieurs mois, le nombre exact des victimes fut difficile à établir et dépassa les 250. Le 27 novembre 1942, ce fut le sabordage de la flotte : soixante-quinze navires de guerre représentant 235 000 tonnes allèrent par le fond marquant à jamais l'histoire du port.

Pourtant l'histoire de l'explosion du Magenta allait ressurgir d'une manière inattendue. Jean-Pierre Laporte, archéologue spécialisé dans l'étude de l'Afrique du Nord, lisant un ouvrage de Serge Lancel, spécialiste de la Carthage punique, tomba en arrêt sur l'histoire des stèles du Magenta. Une phrase retint son attention : « bien réelles étaient les quelques deux milles stèles puniques qu'E. de Sainte-Marie, qui en avait reçu mission de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, exhuma en différents points du site où des monuments votifs certainement originaires du Tophet avaient été dispersées à l'époque romaine. Le navire sur lequel un grand nombre d'entre elles avait été embarqué, pour acheminement vers le musée du Louvre, fit naufrage à l'arrivée, et c'est ainsi que depuis plus d'un siècle plusieurs centaines de ces stèles gisent par le fond dans la rade de Toulon. »

L'idée de retrouver l'épave germa aussitôt dans son esprit et il s'en ouvrit à Robert Lequément, Directeur des recherches archéologiques sous-marines (DRASM) à Marseille. Ce dernier orienta immédiatement Jean-Pierre Laporte vers notre Association dont le siège social se trouvait précisément à Toulon. Ainsi commença en 1993 la mise sur pied d'un projet visant à retrouver l'épave du Magenta puis à la fouiller à la recherche des antiquités qu'avaient abandonnées en 1876 les scaphandriers de la Marine.

Concevant notre projet comme un prolongement du travail de Sainte-Marie qu'avait commandité l'Institut, nous demandâmes à Jean Leclant, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles lettres de nous accorder le patronage de sa vénérable institution. La réponse fut positive, de son côté Serge Lancel accepta de nous faire profiter de son expertise pour ce qui concernait les stèles.

Outre les opérations habituelles, consistant à monter un dossier, rechercher les autorisations administratives et le financement nécessaire à l'opération, il nous fallait réunir le plus grand nombre de documents possible nous permettant d'une part de retrouver l'épave, puis celle-ci ayant été retrouvée de mettre en place une fouille archéologique nous donnant les meilleures chances de réussite.

Les archives du port et la presse nationale et locale nous fournirent rapidement une base de départ solide. Mais retrouver une épave dont nous savions qu'elle avait été dynamitée et rasée demandait des informations plus précises.

Nos premières recherches se concentrèrent sur le coffre d'amarrage du Magenta, car les correspondances que nous avons déjà citées indiquaient clairement que l'épave se trouvait pratiquement à l'aplomb de ce dernier dont les correspondances officielles indiquaient le numéro, en l'occurrence le n°6. Le premier point positif fut la découverte aux archives de la

Marine du plan de mouillage des navires de l'escadre daté de 1902 à partir d'un levé de 1896 , indiquant la position du coffre en question. Nous n'étions cependant pas certains qu'entre 1875 et 1896 la position des coffres d'amarrage indiqué n'avait pas changé, un coffre étant facile à déplacer. Un point cependant était positif : nous avions craint un moment que les aménagements du port de Toulon, en particulier la construction des bassins Vauban qui avait empiété de plus de 1500 mètres sur la mer, n'aient recouvert l'épave ; il n'en était rien. Notre crainte que les coffres aient été déplacés s'atténua encore lorsque nous eûmes l'idée de superposer la carte de 1902 et la carte actuelle. Les hydrographes sont gens pratiques, et lorsqu'ils ont trouvé la bonne échelle pour représenter une portion de territoire ils n'en changent pas, si bien qu'à 86 ans d'intervalle nous pouvions superposer les deux cartes sans avoir à changer d'échelle. Qu'elle ne fut pas notre surprise et notre satisfaction de constater qu'à la position indiquée du coffre n°6, se trouvait une épave non identifiée.

Plusieurs membres de notre association anciens plongeurs de la Marine qui avaient maintes fois plongé dans ce secteur firent part de leur étonnement, jamais ils n'avaient remarqué une épave dans cette zone. De fait ayant demandé aux plongeurs démineurs de Toulon de faire des recherches avec le petit sonar latéral dont leurs embarcations étaient équipées, les résultats furent décevants : rien de notable n'apparaissait sur les bandes d'enregistrement, preuve que les scaphandriers avaient fait proprement leur travail en 1876, ne laissant rien dépasser du fond.

Nous avons alors, en avril 1994, d'organisé une campagne de prospection en utilisant un magnétomètre installé à bord du Nosy Be, le petit voilier de Louis Turle, un membre de notre association. L'utilité du magnétomètre est de permettre la localisation d'une masse de fer même lorsqu'elle est enfouie dans le sédiment. L'affaire fut rondement menée : à notre premier passage sur le point indiqué sur la carte, une anomalie magnétique correspondant à plusieurs centaines de tonnes de fer fut détectée et localisée. Restait à aller voir ce dont il s'agissait.

Utilisant un chaland automoteur prêté par la Marine, le chantier fut rapidement installé et pleins d'excitation les plongeurs descendirent explorer la zone. A côtés des quelques ferrailles qui avaient attiré l'attention des plongeurs du service hydrographique, nous ne tardâmes pas à trouver une rangée de têtes de membrure affleurant le fond, dont les dimensions imposantes ne laissaient que peu de doute sur l'identité du navire. Nous savions que la partie arrière avait été pulvérisée par l'explosion et connaissions l'orientation de l'avant au moment du naufrage, un petit sondage effectué le long des membrures apparentes confirma l'orientation du navire et la position approximative de la quille du bâtiment. Restait à nous situer sur l'axe longitudinal du navire avec suffisamment de précision pour pourvoir au cours d'une campagne de fouille ultérieure, ouvrir un secteur de fouille à un endroit nous donnant une chance raisonnable de retrouver les antiquités. Les documents d'archive et en particulier une gravure du Monde Illustré représentant l'épave en coupe: au-dessus et au-dessous de l'eau, indiquaient précisément l'endroit où les antiquités avaient été stockées à bord du Magenta, à l'avant du mât de misaine et sur le faux-pont. Nous avions une petite idée concernant la localisation de cette zone, mais la chance nous en apporta la confirmation. Alors que nous arrivions presque à la fin du sondage que nous avions entrepris, je demandais à un

plongeur de dégager les têtes de membrure apparentes à l'aide d'une lance d'incendie, afin d'avoir une meilleure vision de la courbure de la coque qui affleurerait le fond. Le plongeur lui-même bien entendu ne vit rien, la vase soulevée par le jet d'eau sous pression rendant la visibilité quasiment nulle. Mais lors de la plongée suivante nous eûmes la surprise de trouver au milieu de débris divers, deux fragments de pierre calcaire, dont l'un portait gravée la main ouverte paume en avant qui caractérise presque toutes les stèles puniques. Serge Lancel qui était venu nous rejoindre, identifia formellement notre trouvaille, mettant un point d'orgue à ce premier contact avec l'épave du Magenta. Cette main tendue nous parut aussi comme un salut, un encouragement à poursuivre.

C'est donc plein d'espoir, mais cependant conscients des difficultés qui nous restaient à surmonter que nous nous attelâmes à la préparation d'une première campagne de fouille. Jean-Claude Rouzeau, PDG des Champagnes Roederer avec qui nous avons partagé un épisode des recherches de l'avion de Saint-Exupéry, fut séduit par notre projet et accepta de le financer, conjointement avec le Conseil Général du Var. Nos liens étroits avec la Marine et l'endroit où se trouvait l'épave nous permirent de bénéficier, avec l'accord du Préfet Maritime, d'un support conséquent de la Direction du Port de Toulon.



Le Magenta à Cherbourg en 1864

Le 27 avril 1995, l'équipe au complet est de nouveau prête à intervenir.

Les objectifs que nous nous sommes fixés sont les suivants :

- 1 – Localiser l'endroit où se trouvent les stèles,
- 2 – Fouiller la zone choisie pour retrouver les antiquités,
- 3 – Etudier les structures du Magenta, pour nous situer le plus précisément

Possible à l'intérieur du bâtiment,

4 – Mettre au jour et étudier le mobilier archéologique datant du XIXe siècle en se limitant strictement à la zone fouillée,

Lorsqu'on sait qu'au cours d'une fouille d'une durée de 1 mois, la surface de la zone fouillée est de l'ordre de 5 x 5 mètres, l'enjeu principal consiste donc à placer ce « champ opératoire » le mieux possible dans la zone couverte par les vestiges de l'épaves qui mesurent environ 60 x 20 m. Les observation effectuée l'année précédente, les plans du bâtiment, les données fournies par les archives : comme l'endroit précis du stockage des antiquités et l'inclinaison de l'épave, furent examinés. Le secteur choisi fut balisé sur le fond et chaque coin fut marqué par une lettre repère, le chemin allant de la verticale de notre chaland jusqu'au secteur de fouille fut lui aussi matérialisé par un cordage que les plongeurs devaient suivre. En effet la vase noire très fluide qui recouvrait le fond diminuait à ce point la visibilité, dès que nous mettions en œuvre une suceuse, qu'il nous fallait suivre ce fil d'Ariane pour ne pas nous perdre en chemin.

C'est donc pratiquement en aveugle que la fouille fut entreprise. Après une couche superficielle composée de tout ce qui a été jeté dans le port depuis des dizaines d'années, le contact de la vase fluide nous indique que nous entrons dans la couche archéologique. La fouille est plus difficile qu'à l'accoutumée. Sur une épave dont les structures ont été détruites lentement par l'action des bactéries xylophage, des tarets et l'effet mécaniques des mouvements de l'eau ou le dragage d'engins de pêche, seul en général subsiste le fond de carène qui a servi de réceptacle aux objets conservés. L'épave du Magenta ayant été systématiquement détruite à l'explosif, les structures internes et les superstructures du bâtiment se sont effondrées, ont été rapidement recouvertes par le sédiment, ont été ainsi protégées de l'attaque des bactéries et conservées. Nous travaillons donc dans un amoncellement de charpente, entremêlées dans le plus grand désordre. Les proportions du Magenta font que l'échantillonnage de ces charpentes est imposant aussi bien en section qu'en longueur. Les ponts et les structures disloqués par les charges de démolition se sont effondrés et se retrouvent au même niveau.

Nous trouvons tout d'abord une cinquantaine de rondins de bois ou de rondins refendus d'environ un mètre de longueur, sans doute du bois de chauffage ; une demi-douzaine de petits tonneaux, puis des chantiers permettant de caler trois barriques au milieu d'une grande quantité de débris de cloisons, de planchers et de caisses diverses. Nous pensons être dans le secteur de la soute à vin proche de la soute à poudre avant, au-dessus laquelle avaient été stockées les caisses d'antiquité. Les plongeurs ont reçu pour consigne de prendre soin de toutes les pierres qu'ils rencontrent et de les remonter à la surface après avoir pris soin de les positionner.

Il y a treize jours que nous creusons dans l'obscurité lorsque la chance souri enfin. Sur le côté Sud du secteur de fouille nous rencontrons une grande feuille de plomb déformée par les charges de démolition, que nous pensons être une paroi ou le plancher de la soute à poudre avant. Ce type de revêtement était utilisé pour éviter que les chocs d'objets métalliques n'engendrent des étincelles. A proximité de cette feuille de plomb, une pierre roule au fond

du trou qu'est en train de creuser Guy Martin, l'un des plongeurs toulonnais. Après avoir tâtonné pour essayer de comprendre de quoi il s'agit, il la pose au bord de sa zone de travail et son temps de plongée épuisé n'oublie pas de la remonter à la surface, sans encore savoir ce que c'est, c'est seulement en arrivant près de la surface qu'il réalise qu'il tient entre ses mains un visage sculpté noirci par l'incendie. Il comprend soudain, car il connaît l'histoire

Nous continuerons à descendre atteignant une semaine plus tard la coque de la frégate cuirassée disloquée par les charges de démolitions. Nous réussissons cependant à nous situer avec précision. Notre évaluation de la position de la quille est exacte à 50 cm près. Toutefois hormis la tête de la statue nous n'avons mis au jour aucune stèle ou fragment de stèle punique. Nous en déduisons que la gîte sur tribord de l'épave a eu des conséquences moins importantes sur l'effondrement des antiquités restantes que celles que nous avons estimées. Nous décidons donc de recentrer le secteur de recherche lors de la campagne suivante.

Pendant ce temps le visage de la statue est confié au laboratoire Archéolyse International à Cannes afin de procéder à un traitement de conservation, consistant dans un premier temps en un simple dessalement. En même temps le laboratoire étudie la possibilité de procéder au nettoyage du marbre.

L'identité du visage est très rapidement confirmée par les spécialistes, il s'agit bien de celui de l'impératrice Sabine.

L'étude du marbre est alors confiée d'une part au professeur René Mazeran de l'Université de Nice, Sophia Antipolis, et d'autre part à François Braemer, Président du Corpus International des sculptures de l'Empire romain, spécialiste de la statuaire romaine. Ces deux chercheurs parviennent finalement à la même conclusion : il s'agit d'un marbre dolomitique grec dit Pentélique, provenant de l'île de Thasos, plus précisément des carrières du Cap Vathy où affleure un marbre dolomitique d'une blancheur exceptionnelle, fréquemment employé dans la statuaire antique. René Mazeran quant à lui procède à une analyse en thermoluminescence artificielle à partir d'un petit échantillon réduit en poudre. La réponse obtenue fonction de la température permet une comparaison avec les divers échantillons de marbre conservés dans une banque de donnée. La parfaite coïncidence avec la courbe du marbre de Thasos conduit à l'identification. Une information très intéressante est également fournie par la courbe de thermoluminescence naturelle. Cette courbe permet de déterminer la température à laquelle le marbre a été préchauffé, c'est-à-dire chauffé au cours de l'incendie 120 ans plus tôt : le résultat est une température d'environ 183 degrés. Cette température confirme que la température de transformation du marbre en chaux (supérieure à 1000 degrés) n'a pas été atteinte, comme cela a été le cas, nous l'avons vu, pour certaines stèles. Cette basse température explique aussi le noircissement du visage par des goudrons émis par la combustion lente des caisses d'emballage. Une analyse en lame mince du marbre montre que l'épaisseur du marbre atteinte par la migration des goudrons est de l'ordre du millimètre. Après un essai infructueux de nettoyage mécanique effectué sur l'arrière de la tête il fut décidé avec le musée du Louvre de la laisser en l'état pour ne pas altérer l'état de surface remarquable de la statue.

François Braemer, a étudié la provenance des marbres présent en Tunisie en général et à Carthage en particulier ; il note une moins grande abondance du Pentélique que du marbre provenant des Cyclades, ce qui souligne néanmoins l'existence de courant commerciaux et de routes directes entre la Méditerranée orientale et Carthage : « Comme l'origine des matériaux des sculptures trouvées à Carthage, il met en valeur le fait que Carthage est encore sous l'influence directe du monde oriental à l'époque romaine, et montre que les habitudes qui sont à l'honneur dans ces régions, continuent à être transmises en même temps que les matériaux, notamment par la route maritime du rivage méridional de la Méditerranée, jalonnée par Apollonia, Tolmetta et Leptis Magna et vraisemblablement empruntée par le navire qui a coulé au large du Cap Africa au large de Mahdia. » En effet l'épave de Mahdia, un navire romain coulé dans le 2ème quart du 1er siècle avant J.C., transportait un grand nombre d'œuvres d'art de style hellénistique dont la datation s'étale sur un demi-siècle. Ces dernières étaient sculptées à la fois dans les deux types de marbre cités. Une autre caractéristique notée par François Braemer est la présence sur l'arrière de la tête d'un renfort : « J'ai reconnula présence d'un appendice que j'ai appelé « soutien de cou » et que j'ai jadis repéré sur des portraits et des statues d'Asie mineure, certes, sujets à des secousses sismiques, où il m'a paru souvent utilisé, même sur des effigies impériales ayant emprunté leur corps à des modèles grecs classiques, comme il l'était en Egypte pharaonique et romaine. »

A peine apparu le visage eut l'honneur d'une publication du Louvre qui était déjà pratiquement sous presse au moment de sa découverte : le Tome II, du Catalogue des portraits Romains du Louvre (de Kersauson, 1996).

Le 17 décembre 1996, une cérémonie fut organisée à l'Institut, au cours de laquelle nous remîmes le visage sculpté de l'impératrice à son secrétaire perpétuel, Jean Leclant, qui en fit don immédiatement à Monsieur Alain Pasquier, Conservateur Général, chargé du département des antiquités grecques, étrusques et romaines du musée du Louvre. La boucle ouverte 120 ans plus tôt était ainsi bouclée. Le point culminant de cette cérémonie fut l'instant où Kate de Kersauson qui avait apporté avec elle le diadème de l'impératrice pêché en 1875, le mis en place au-dessus du visage. Comme deux pièces d'un puzzle, les deux fragments s'adaptèrent parfaitement, symbolisant l'extraordinaire trajectoire de cette statue et de son visage deux fois englouti et deux fois retrouvé. Cependant le diadème orné de boucles serpentines tranchait par sa blancheur sur le sombre visage de l'impératrice, il tranchait aussi par sa rugosité avec la surface lisse de la peau. Je me suis souvent posé la question de savoir si le diadème était resté dans l'état où il avait été pêché dans les eaux du port de Toulon ou s'il avait été énergiquement nettoyé pour retrouver la blancheur du marbre de Thasos. Les deux fragments désormais réunis n'avaient plus qu'à franchir la Seine sur le pont des Arts pour trouver la protection du Louvre.

Avant de nous intéresser à la signification de cette statue et aux hypothèses concernant sa datation, analysons ses états successifs depuis sa découverte jusqu'à son remontage au Musée du Louvre ainsi que les dégradations qu'elle a subie.

Dès la découverte de la statue, Sainte Marie, nous l'avons vu, fit d'une part exécuter une série de photographies par Garrigues, à partir desquelles B. Schmidt exécuta un dessin puis une gravure. Sur ce document on constate que les deux avant-bras manquent, cassés à la hauteur

du coude ainsi qu'une partie de la base à l'endroit où se trouvait le pied droit. Plusieurs cassures sont visibles : entre le diadème et le visage, sous la tête à la hauteur du menton, au niveau de la taille, à mi-cuisse, déterminant cinq morceaux.

Les parties manquantes supplémentaires après les tentatives de sauvetage dans le port de Toulon sont si l'on en croit les correspondances échangées, le visage et la hanche. Si on considère la statue remontée telle qu'elle était dans les réserves du Louvre avant 1996, on constate effectivement que manque une partie du fragment compris entre la fracture située à la taille et celle située à mi-cuisse. Cette partie comprend d'une part le pli de la tunique sur toute la hauteur du fragment et d'autre part environ la moitié du fragment coupé selon une diagonale partant un peu au-dessus du genou gauche pour aller jusqu'à la hanche droite. Pour re assembler la statue les spécialistes du Louvre ont remplacé la partie manquante par du plâtre teinté raccordant les plis en utilisant la gravure de Schmidt comme modèle. On forait également à la même époque deux trous : l'un dans le cou et l'autre en vis à vis dans la coiffe, permettant de maintenir cette dernière à sa place d'origine à l'aide d'une broche.

La tête expédiée par Sainte Marie a perdu une partie de son nez. Cette mutilation comporte une fracture de couleur blanche dans la partie haute qui se trouve dans le prolongement d'une fracture dans sa partie basse dont la surface est noircie par les goudrons dégagés par l'incendie. Pour la partie noircie nous voyons deux hypothèses possibles, d'une part une cassure antérieure à l'embarquement à bord du Magenta ou plus probablement une fissure assez importante pour que les goudrons s'y introduisent. Cette fissure servant d'amorce à une cassure qui peut avoir eu lieu soit lors de la fouille en aveugle des vestiges du Magenta, soit, et cela nous paraît beaucoup plus probable, lors de la destruction de l'épave à coup d'explosifs. On a recherché attentivement ce petit fragment manquant sans parvenir à le retrouver. Nous avons pu évaluer en de multiples occasions la violence des désordres occasionnés par l'explosion des « torpilles de démolition ». La dislocation du fragment central de la statue en est une parfaite illustration. Nous avons en effet au cours des campagnes suivantes retrouvés plusieurs fragments provenant du corps de la statue, deux fragments proviennent du pan du vêtement et un autre du côté gauche de la statue au niveau du ventre. Ces fragments sont tous de petite taille et indiquent bien le morcellement subit par le fragment de hanche.

La découverte de ces objets, qui ont été remplacés par du plâtre par le musée du Louvre, ne manque pas de poser un petit problème au musée qui ne sait plus trop quoi en faire.

L'heure de gloire de la statue enfin reconstituée fut l'organisation d'une exposition dans une salle particulière inaugurée en avril 1998, en même temps que les nouvelles salles du musée du Louvre consacrée aux antiquités égyptiennes. L'exposition prévue pour durer jusqu'en décembre fut prolongée plusieurs mois.

Le dilemme que posait le visage noirci fit à cette occasion l'objet de nombreuses discussions, mon avis était que la couleur de la tête faisait partie de son histoire et rappelait l'incendie du Magenta et qu'il eut été dommage d'effacer cette référence historique. La solution finalement adoptée est élégante, un moulage blanc a été réalisé, il a été remonté avec le reste de la statue et le visage noirci est présenté seul à côté. Les trous forés pour mettre en place le diadème en

1876 on été réutilisés pour mettre en place une broche scellée avec de la poudre de marbre liée par de la résine acrylique, cette dernière traversant le moulage du visage. C'est de cette manière que l'effigie de Sabine est maintenant exposée d'une manière permanente dans la salle consacrée à l'art romain du Musée.

Sabine ou Vibia Sabina est née en 86 ou 87 après J.-C., de L. Vibius Sabinus et de Salonia Matidia nièce de l'empereur Trajan (98-117 après J.-C.). Elle épousa en 100 après J.-C. P. Aelius Hadrianus qui, adopté tardivement par Trajan deviendra empereur en 117 après J.-C. Elle reçoit en 128 le titre d'Augusta et meurt en 137 après J.-C.

Curieusement si plusieurs statues de l'impératrice Sabine sont connues, le visage de celle qui fut engloutie avec le Magenta est malgré ses tribulations le mieux conservé : « La tête retrouvée est de belles proportions, majestueuse et sereine. Elle est modelée sans effort avec de subtils passages de plans qui n'altèrent ni les traits de Sabine ni sa mûre beauté. Deux artistes semblent avoir travaillé à cette sculpture, pourtant à l'origine d'une seule pièce ; un portraitiste de talent, venu de Rome ou d'Athènes et ayant un exemplaire de plâtre de l'archétype pour le guider aurait exécuté la tête, un artiste moins talentueux aurait sculpté les drapés dont les creux profonds, la symétrie malgré la chute latérale du manteau, oublient un peu les formes plastiques du corps féminin. »

La facture soignée et la qualité de l'exécution de la statue tranche sur les autres représentations africaines dont sept sont connues et semblent avoir été érigées pour jalonner un voyage d'Hadrien et de son épouse dans la province romaine d'Afrique : Carthage, Lambèze, Thuburgo-Majus.

Carandini , place ce voyage entre les années 121 et 125 après J.-C. et donc l'exécution des ces statues un peu avant. Par contre en s'appuyant sur les caractéristiques de la Sabine du Louvre, Kate de Kersauson opte plutôt pour un voyage en 128 après J.-C.

Deux caractéristiques stylistiques sont à relever :

- comme toutes les statues retrouvées en Afrique, la Sabine du Louvre porte un costume emprunté à la statuaire grecque représentant Koré , fille de Demeter, appelée Cérès chez les romains. Cérès, déesse du renouveau, de la fertilité, de la fécondité de la nature dont les pouvoirs étaient révélés au cours de cérémonies d'initiation aux mystères d'Eleusis. La question est posée : « Cette image de Sabine veut-elle seulement rappeler que la Tunisie est un grenier à blé pour Rome ? Ou bien l'impératrice a-t-elle été, en l'absence d'Hadrien, initiée aux mystères d'Eleusis ? Cette initiation pourrait être comprise comme la défense d'une épouse réprimandée par l'empereur... » En effet vers 121 après J.-C. Hadrien aurait songé au divorce, à la suite d'un incident de cours. Suétone et le Préfet du Prétoire ayant été présentés à Sabine en ne respectant pas l'étiquette impériale. Hadrien aurait pris ombrage de cette familiarité avec celle dont il parlait comme d'une épouse « morosa et aspera ». Pour souligner son hypothèse Kate de Kersauson remarque que Sabine assista en 128 après J.-C. à l'initiation d'Hadrien aux mystères d'Eleusis après l'avoir été elle-même et suggère que le nouveau type de représentation de l'impératrice exécuté par un artiste de talent inaugure une nouvelle ère

dans les rapport du couple impérial, Hadrien ayant pris la mesure de l'habilité dont Sabine avait fait preuve pour se mettre à l'abri de son courroux.

- la coiffure portée par la Sabine du Louvre, comme également les autres statues africaines, comporte sur le devant une série de mèches en forme de serpents. Cette représentation suggère un lien avec les divinités chtoniennes (les divinités souterraines). On se souviens en effet que la statue de Sabine ainsi que celle d'Hadrien avaient été trouvées par Sainte Marie dans ce qui se révéla être le Serapeum, le temple dédié à Serapis, une nécropole souterraine : « Ne serait-ce pas pour ce sanctuaire que l'archétype du portrait aurait été créé ? », puis reproduit sur les autres effigies africaines.

C'est donc vers 125-127 après J.-C. que K. de Kersauson place la réalisation de la statue, à un moment proche des fêtes célébrant les dix années de règne du couple impérial : les Decennelia, qui la crise passée, insiste sur la bonne entente du couple qui garantit la prospérité de l'empire romain : la Pax et la Concordia. C'est peu après en 128 après J.-C. que le voyage dans les provinces africaines aurait donc eu lieu.

Mais cette statue se place aussi dans une autre perspective : représentation des traits du couple impérial, elle assimile aussi celui-ci à un couple divin et s'intègre dans un système de propagande impériale, nous dirions aujourd'hui un plan de communication. L'image de l'impératrice grandie par cette nouvelle représentation sert Hadrien : « comme le servait les représentations de son favori, le Bithynien Antinoüs. »

Ce n'est que deux ans plus tard en mai et juin 1997 que les fouilles purent être reprises. Notre sponsor de 1995 nous ayant abandonné en chemin, il nous fallut après une année d'interruption trouver une autre source de financement, ce fut encore le Conseil Général du Var qui nous suivit, de même que Jean-Pierre Laporte, l'initiateur de cette aventure. Forts des observations de la dernière campagne, un secteur de 6m x 6m dont le centre était situé 2 mètres vers l'avant et 5 m vers bâbord de l'épave par rapport au centre de la zone fouillée en 1995.

Le travail reprit donc dans des conditions identiques. Il nous faudra encore attendre onze jours pour atteindre le plancher en plomb de la soute à poudre et y trouver parmi les vestiges des caisses à poudre en cuivre, la première stèle punique. Un texte dédicatoire en écriture punique est surmonté d'une frise et d'une représentation stylisée de la déesse Tanit. La base et une petite partie du sommet triangulaire sont cassées. Le texte déchiffré plus tard par Mme Benichou Safar est le suivant :

« A la dame Tanit Péné Ba'al

et au seigneur Ba'al hammon

ce qu'à offert Bodmil »

Un estampage de cette stèle envoyé par Sainte-Marie est enregistré au Corpus des Inscriptions Sémitiques sous le numéro CIS 1048, ce qui nous permet de connaître la suite de la dédicace : Bodmil, étant la première partie d'un nom : »Bodmil [q'art, fils de Ba'alayaton fils de Shafat].

Au cours de cette campagne de fouille une quarantaine de stèle ou de fragments de stèles furent mis au jour, mais cette première stèle nous permet de faire quelques observations générales sur ce type de document.

Une partie du texte a disparu entre l'estampage réalisé par Sainte-Marie et la seconde mise au jour de la stèle, illustrant les effets de l'explosion initiale de la soute à poudre du Magenta mais plus probablement des « torpilles » de démolition qui eurent lieu par la suite. En premier lieu, on peut se demander si dans ces conditions l'envoi par Sainte-Marie des estampages des textes dédicatoires, ne supprime pas tout l'intérêt de disposer des stèles elles-mêmes. Certes l'élément principal d'étude a été sauvegardé, mais outre les caractéristiques générales : type de matériaux, dimensions, forme, façonnage, les motifs décoratifs utilisés n'avaient pas été relevés. Cas extrême, certaines stèles ne comportent pas de texte, elles sont dites anépigraphiques, mais elles n'en portent pas moins tous les éléments de la symbolique des documents votifs puniques.

Ces stèles ont été trouvées dans les couches supérieures de la nécropole punique de Carthage : le Tophet et proviennent presque toutes d'un seul endroit, ce qui permet de les dater de la seconde moitié du II^e siècle avant J.-C. Elles sont des témoignages précieux des cultes pratiqués par les carthaginois avant que la cité ne tombe aux mains des troupes de Scipion en 146 avant J.-C.

Elles sont la matérialisation d'un vœu adressé aux dieux par un dédicant à l'occasion d'un sacrifice rituel. On a longtemps associé ces sacrifices à ceux d'enfants, en fait il semble que sauf exception, le sacrifice d'enfant n'était plus pratiqué à basse époque et les carthaginois sacrifiaient plutôt un mouton ou un bélier, dits sacrifices de substitution, dont la représentation figure sur nombre de stèles. Façonnées dans un calcaire local, les stèles sont de dimensions réduites, le sommet se termine par une pointe triangulaire parfois flanqué de deux excroissances : les acrotères. Seule la face avant porte un décor, la face arrière et les côtés sont seulement dégrossis.

Avant d'évoquer les motifs décoratifs et leur symbolique, revenons sur les dédicaces.

Le texte des dédicaces est toujours du même type, il commence par la désignation des divinités à qui le sacrifice est dédié puis suit le nom de dédicant et sa filiation.

Les dieux auxquels on s'adresse sont toujours Ba'al Hammon et Tanit désignée Tanit Péné Ba'al ou Tanit face de Ba'al, sa parèdre, une désignation qui marque bien leur complémentarité. Bien que Ba'al Hammon soit la divinité majeure du panthéon punique, l'une des particularités des textes inscrits sur les stèles est de toujours citer Tanit la première.

L'origine, le pouvoir et la fonction de ces deux divinités sont encore largement mystérieux.

Malgré une origine syro phénicienne certaine, on ne connaît pas bien Ba'al Hammon dont le nom s'écrit B'L HMN. Il est pourtant omniprésent et omnipotent à Carthage. On a voulu l'identifier au dieu égyptien Ammon ou s'appuyant sur la signification du radical MHN qui signifie : « être chaud », « être brûlant » pour en faire le maître des autels à parfum ou plus redoutable le maître des brasiers fonction que l'on fut prompt à mettre en relation avec les rituels d'immolation par le feu pratiqués à Carthage. On s'accorde au stade actuel des

connaissances à plutôt en faire : « un garant de la continuité de la cité et le gardien des valeurs éternelles. »

Pour Tanit le mystère est aussi difficile à percer, son nom s'écrit TNT. On a pour ce qui la concerne fait beaucoup de suppositions, jusqu'à la découverte sur le site phénicien de Sarepta, non loin de Sidon, d'une inscription très ancienne (fin du VII^e siècle ou début du VI^e avant J.-C.) associant les noms de Tanit et d'Astarté, interprété d'abord comme : « Tanit pleureuse d'Astarté », il semble que l'association du titre les deux divinités ait ensuite évolué vers une association divine puisque un sanctuaire à Malte et un autre à Carthage, associent les deux divinités.

Les motifs décoratifs sont variés, deux d'entre eux reviennent cependant très fréquemment : La main et le signe de Tanit. La main, une main droite dressée paume ouverte en avant, signe miroir de la prière et des vœux comme de la bénédiction. Le signe Tanit comme la divinité dont il porte le nom est présent sous plusieurs formes, mais son origine et sa signification sont également mystérieuses. On y voit volontiers, avec raison une représentation anthropomorphe dans toutes les formes représentées :- le corps est formé d'un triangle simple ou de deux triangles parallèles reposants ou non sur deux jambes courtes,- une tête parfaitement circulaire ou sous forme d'un disque tronqué,- deux bras horizontaux dont les avants bras sont relevés.

L'origine de ce signe suscite bien des interrogations : « On y a vu parfois une déformation de l'ankh, la croix ansée égyptienne, symbole de vie, et il n'est pas impossible que l'idéogramme égyptien soit sous-jacent à la stylisation du signe de Tanit. On s'accorde maintenant en général à penser que le signe provient d'une schématisation de la figuration réaliste soit de l'image syro cananéenne de la déesse représentée nue en frontalité, se pressant les seins, soit des hierodules aux bras étendus, l'une et l'autre fréquente en Orient à la fin de l'âge de bronze. » On considère généralement que : « cette abstraction correspond au besoin d'exprimer par un symbole simple mais fortement polysémique, une pluralité d'intentions ou de compréhension religieuses : le signe de Tanit, d'une variante à l'autre, est tout à la fois l'emblème d'un orant ou d'une orante, ou celui de la divinité destinataire de l'oraison... ».

Autres élément significatif, les caducées, signes d'intercession, encadrent le plus souvent le texte ou le signe de Tanit.

Les animaux sont présents moutons ou béliers objets de sacrifices de substitution, mais aussi cheval non pas cette fois sacrifié mais représentant l'animal totémique de Carthage.

Hormis le signe de Tanit, des figures anthropomorphes son parfois présentes, personnage assis souvent situé dans la partie haute de la stèle, figurant peut-être le défunt et pour l'une d'elle le visage très expressif d'un personnage barbu dont le sommet du crâne est dégarni et les lèvres bien ourlées dans lequel Serge Lancel a vu une représentation possible de Ba'al Hammon.

Sont également représentés sur les stèles divers sujets : palmiers dattiers, fleurs de lotus, aile d'oiseau, vase, le tout souligné par des frises ou des colonnades.

Une troisième campagne de fouille fut organisée en 1998, dans des conditions semblables. Le succès des campagnes précédentes nous amena des financements nouveaux : du Conseil Régional PACA et de la Fondation Singer Polignac. Le secteur de fouille choisi se trouvait entre l'axe du navire et son flanc bâbord, un peu en arrière de l'emplanture du mât de misaine. Nous nous sommes trouvés comme en 1995 dans la cale à vin, caractérisée par la présence de chantiers de barriques et des restes de barriques. De nombreux débris de caisses se trouvaient dans cette zone sans que l'on puisse dire avec certitude s'il s'agissait des caisses ayant servi à l'emballage des antiquités, toutefois la présence de nombreuses touffes de brindilles sans doute utilisées pour caler les stèles fut trouvée dans cette zone. Les charges de poudre noire utilisées pour la démolition du navire avaient projeté dans la cale à vin dix obus ogivaux de 24 cm, provenant de la soute à munition qui se trouvait à bâbord de la soute à poudre. Une quarantaine de fragments de stèles ou de stèles entières fut mis au jour ainsi que trois fragments de la hanche de la statue de Sabine. Ce mélange de munitions, de stèles puniques et d'objets de la vie courante fut l'une des singularités de cette fouille où furent trouvés intimement mêlés dans un étrange raccourcis de l'histoire des vestiges chronologiquement éloignés de près de 2000 ans. La vie des équipages surgissait elle aussi par touche infimes mais toujours émouvantes : plaque de marquage de matricule, boutons d'uniforme, pipes, pince à partition, la vaisselle (pour la première fois particulière), encriers à foison soulignant l'importance de la plume dans le travail administratif, mais aussi vestiges rappelant le drame final, tels une face avant de caisse à poudre ou un raccord de manche à incendie. A travers le temps nous ne pouvions manquer de faire le rapprochement entre le cruel incendie du Magenta et le sacrifice Melk (le Moloch de Flaubert) d'immolation par le feu dont témoignaient les stèles puniques.

Bibliographie

Bénichou Safar, Hélène, Les stèles dites « de Sainte-Marie » à Carthage, dans Studia Phoenica, X, Punics Wars, H. Devijver et E. Lepinski ed., Leuven, 1989, p.353 – 365.

Braemer, François, Les relations commerciales et culturelles de Carthage avec l'Orient romain à partir des documents sculptés, 113e Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg, 1988, IVe Colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord, t.I, p. 175-198.

Braemer, François, Le matériau et le traitement du fragment de tête féminine extrait de l'épave du Magenta dans le port de Toulon, note dactylographiée, non datée.(1995)

Carandini, A , Vibia Sabina, Florence, 1969, p. 138-139.

Guérout, Max, Petite rade, le Magenta (1875), dans Bilan scientifique du DRASM 1994, Paris, 1995. p. 46.

Guérout, Max, Le Magenta (1875), dans Bilan scientifique du DRASM, 1995, Paris, 1996, p.50-51. Guérout, Max, La fouille sur l'épave de la frégate cuirassée Magenta - Le centre archéologique du Var 1998 – p.105-106.

Guérout, Max, *Petite Rade : Epave du Magenta, campagne de fouille 1997*, dans *Bilan scientifique du DRASSM 1997*, Paris, 2001, p.56-57.

Guérout, Max, *Var - Epave du Magenta*, dans *Bilan scientifique du DRASSM 1998*, Paris, 2003, p. 42- 43.

Kersauson, Kate de, *Catalogue des portraits romains du musée du Louvre, II*, 1996, p. 134-137.

Kersauson, Kate de, *Revue du Louvre n°55, 2-1996*, p.88

Kersauson, Kate de, *La Sabine « Pricot de Sainte Marie »*, dans *La revue du Louvre et des Musées de France*, n°2 – 1997, p.27-35.

Lancel, Serge, *Carthage*, Paris, 1992

Lancel, Serge, *La fouille de l'épave du Magenta et le sauvetage de sa cargaison archéologique*, C.R.A.I., 1995, p. 813-816.

Laporte, Jean-Pierre, *Une tête de l'impératrice Sabine découverte dans le port de Toulon*, dans *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, Paris, 1995, p.410-414.

Laporte, Jean-Pierre, *Les Pricot de Sainte-Marie, père et fils, et l'exploration géographique et archéologique de la Tunisie et de Carthage*, dans *Actes des journées d'études organisées par le GRHIS, Université de Rouen*, 2002, p. 207-273.

Mazeran, R., *Identification du marbre de la statue carthaginoise de l'impératrice Sabine*, Sophia Antipolis, 1994.(Rapport dactylographié)

Sainte-Marie, Evariste de, *Mission à Carthage*, Paris, 1884.

